

CÉCILE REYBOZ

# Pouvoirs magiques

roman

*ACTES SUD*



*En mémoire de Niss Thénos, 1901-1997.*

*À T. et A., talentueux magiciens.*



Cécile dit souvent qu'elle voudrait être jugée. Elle aimerait ça. Entendre sonner le verdict, connaître le sentiment brut, les qualificatifs. Savoir ce qu'elle – elle, sa personne, sa façon d'être –, inspire aux autres, aux siens, aux gens.

Ce qui n'est jamais tout à fait dit, ce que même une sœur ne dirait pas, surtout une sœur!, et que chacun voudrait savoir. Bien sûr qu'on veut savoir!

Elle flanquerait le contenu de sa vie dans une boîte à chaussures. L'heureux et le subi, les tentatives, marottes, loupés, hontes passagères et courtes gloires, le tout en vrac sans arrangement. La boîte à bout de bras, elle la présenterait au monde.

Dans les procès, les jurés se tortillent, on les a avertis : qu'ils se méfient d'eux-mêmes et réfléchissent longuement! Tandis que là, devant la boîte, chacun réagirait spontanément, elle n'aurait qu'à guetter le sursaut, la grimace, pour avoir la teneur du jugement.

Les avis seraient taillés à l'emporte-pièce, certains se contentant d'un coup d'œil, d'autres fouillant la boîte en quête d'un secret de famille, pathologie, assassinat, ne trouvant rien d'aussi somptueux. Elle

veut savoir quand même, elle est prête, poings serrés-yeux plissés.

Les mimiques et les mots de ses juges sécheront sous son crâne, durciront, se patineront et, avec les années, pèseront le poids d'un objet volé. Une relique vaguement obscène qu'elle contempera en cachette, de loin en loin, souriant pour elle-même.

Je connais cette fille depuis des lustres. Toujours, quand je la croise dans une vitrine tandis que je chemine, ou lorsque je la surprends au détour d'un miroir, je l'observe un instant avant de l'interpeller, pour saisir la seconde où son œil s'allume, passant d'un noir las et mat à une chaude lueur de lampion. Mais je n'ai jamais pu attraper l'inverse : l'extinction, le retour au noir. Elle doit attendre d'être tout à fait seule.

La première chose à savoir d'elle, le premier élément à poser dans la boîte, c'est que longtemps elle n'a été ni femelle ni mâle, ni humain ni animal, mais bien davantage.

Elle était alors l'amont de toute créature, plus globale et plus vaste que cette poupée ahurie et entravée qu'on appelle *enfant*.

Elle était tout ce qui peut se concevoir. Le vide *et* le matériau. Le cours d'eau *et* la rocaille, *et* chaque particule de limon, *et* la lumière qui sépare les particules. Variante, composante, combinaison en perpétuel réagencement. Un fluide à la circulation minuscule mais incessante, capable de traverser la roche, la peau, le bois.

Elle était un universel sauf-conduit.

Elle savait instinctivement le monde, depuis les contreforts de ses continents, cachés sous des kilomètres d'eau, jusqu'aux lueurs gazeuses des cieux troués par les météorites, les reflets de volcans. Elle savait le monde entier – moins le visible et le construit que l'interstice organique – où elle déambulait à son aise. Aussi bien installée dans la poussière d'un caillou usé que sur le fil d'une herbe mouillée.

Pas plus importante, pas moins fondamentale.

Cela a duré ainsi jusqu'à ses quinze ans.

Mettons, quatorze.

Elle ignorait qu'il serait bientôt impératif de présenter un profil plus net : épouse ou vieille fille, socialiste ou UDF, diplômée ou autodidacte, parisienne ou provinciale, athée ou croyante, artiste, sportive, fonctionnaire, enfin il faudrait choisir.

Pour commencer elle était Tout, et par là même rien, rien de particulier. Cela venait peut-être de ce que sa venue au monde résultait d'une mauvaise idée combinée à une chance surprenante.

\*

La mère de Cécile, c'est Juliane, *Juyane* avec l'accent du Nord.

Née en 1930 à Houdain, Pas-de-Calais, dans une modeste maison de briques.

La mère de Juliane, Marie, est commerçante. À ses débuts, elle vend de la confection sur les marchés, où elle débarque à l'aube au volant de son camion. Plus tard, elle ouvrira une boutique de vêtements pour dames, à Béthune. Juliane n'a que quatre mois

quand son jeune père meurt de la tuberculose. Un grand-oncle fera office de père et de grand-père, mais il a été mineur de fond et succombe bientôt, à son tour, d'une silicose. Marie aime vivre et ne compte pas rester veuve ; elle se remarie avec un certain Charles, dont elle a un fils, Jean-Pierre. Ce demi-frère de Juliane, de quatre ans son cadet, devient vite le chouchou de Marie : on le sert en premier et les meilleurs morceaux lui reviennent, d'abord parce qu'il est le plus petit, ensuite parce qu'il est le plus fort et qu'un garçon doit nourrir ses muscles. À l'évidence, c'est lui la personne importante.

Juliane retient ce double enseignement : un garçon, c'est pénible, et ça passe en premier.

La guerre arrive, Charles est fait prisonnier. Marie se débrouille : en Belgique toute proche, la nourriture est abondante, et pour les vêtements, on récupère et on retaille. Juliane apprend à s'inventer des bas à couture : se passer les jambes au thé, tracer un trait sur l'arrière du mollet. Ça ne tient pas chaud mais au moins ça ne file pas. Charles rentre de captivité, affamé, épuisé, et meurt peu après. Marie présente bientôt à ses enfants son nouveau compagnon, un certain Marius, dont on oubliera le patronyme, puis ce sera un M. Cancalon, dont on oubliera le prénom. Ces hommes passent dans la vie de Juliane sans grand égard pour elle : ils sont là pour Marie. Marie qui trinque sans complexe, qui rit bruyamment, que personne n'impressionne. Grande, brune, avec de la gouaille, du chien, une Rita Hayworth mâtinée d'Yvette Horner. Elle aime les couleurs vives, les repas copieux et les hommes qui y font honneur. Mais elle déteste qu'on geigne, et ne comprend pas cette lubie de sa fille qui réclame le lycée : quel



intérêt de dépasser le BEPC quand il y a du boulot sur les marchés? Les jours où Juliane a ses règles, elle en vomit de douleur. Au petit matin, à l'heure du déballage, dans l'hiver couleur fer blanc du Pas-de-Calais, les commerçantes la prennent en pitié, lui passent une bouillotte, un cachet. Marie l'autorise finalement à s'asseoir dans un bistrot, mais quoi, si on commence à s'écouter.

Une voisine suggère à Juliane de s'inscrire au concours des Miss. Elle hausse les épaules : "Moi, une Miss? Je ne suis qu'une grande bringue ni blonde ni brune avec trop peu de poitrine." La voici pourtant deux fois couronnée : reine des Marchés de France 1947, Miss Béthune 1948. Sur les photos du sacre, elle sourit comme on le lui demande, bouche entrouverte-dents visibles. Diadème dans les cheveux, bandeau satiné en travers du costume de bain – un maillot épais, doublé, armaturé. Elle tient la posture officielle : une de ses longues et minces jambes en avant, la main sur la hanche opposée. On la dirait conquérante et suave : strictement l'inverse de ce qu'elle perçoit d'elle-même.

Juliane a vingt ans et envie de sortir. Puisque son demi-frère est inscrit au judo, Marie consent à l'y inscrire aussi. Au judo il y a des garçons, qui proposent parfois de prendre un verre. Marie n'aime pas que sa fille rentre tard, non par crainte des mauvaises rencontres, mais parce qu'elle compte sur elle pour le marché. Tôt le lendemain matin, déballer, remballer. Tout juste promue ceinture bleue, Juliane se casse l'épaule. Elle arrête le judo après cette première fracture, la première de toutes.

De temps en temps elle va au dancing avec des copines, dans ce cas elles avalent un œuf dur avant

de partir, ça cale sans gonfler le ventre. On la courtise, elle flirte, il y a ce type qui est pilote, cet autre promis à un avenir politique, mais quoi.

Comme Juliane annonce qu'elle veut descendre à Paris, Marie la recommande à ses sœurs : la tante Angèle tient le café La Bistouille, rue du Faubourg-Saint-Denis. Juliane y devient serveuse. Le soir, la tante Amélie offre un steak dans son restaurant, aux abattoirs de la Villette. Puis Juliane rentre dormir chez la tante Florine, gérante d'un hôtel rue Le Peletier, métro Richelieu-Drouot. Quand elle en a assez des mains baladeuses qui circulent à la Bistouille, Juliane postule au Prisunic de Pantin, et devient vendeuse de bonbons. Dans le nord du 18<sup>e</sup>, au métro Simplon, elle loue une chambre sans fenêtre avec cuisine sur le palier, faisant office de salle de bains. On lui parle alors d'un poste de conditionneuse aux Laboratoires pharmaceutiques Lafon, à Maisons-Alfort. C'est loin, mais ça ressemble à un vrai boulot, et comme elle *présente bien*, Louis Lafon en personne l'embauche aussitôt.

Bande-son de la famille : Fernandel et Luis Mariano, accompagnés par Jack Lantier, le chanteur en costume crème. Entre deux chansons, une voix off dit les mots d'Annie Ernaux.

Le père de Cécile, c'est François.

Dans cette famille-là les hommes se prénomment Vincent, Paul, Jean, Jacques ou François. Simple et de bon goût. C'est une petite-bourgeoisie peu fortunée, assez lettrée et curieuse de voyages, pas trop guindée.

Le père de François, c'est Vincent. Jeune diplômé d'HEC, il débute comme représentant en filets de harengs. Ça rapporte peu et il n'est pas bon camelot, et puis il rêve de partir, d'aller voir *ailleurs*. Vincent passe le concours de l'Administration coloniale, et devient commandant de cercle en Afrique-Occidentale française. Un cercle, c'est trois cents kilomètres de diamètre en pleine brousse, et le premier qu'on lui confie se trouve au Sénégal. Vincent a une tête de Mastroianni désolé ; il porte des polos sombres, un pantalon de toile remonté haut sur la taille, et fume constamment la pipe. Il administrera différents cercles d'Afrique, des années 1930 jusqu'en 1945. Il aurait pu postuler à d'autres fonctions, rentrer en France, mais il se trouve bien, dans la brousse ; à l'abri des convenances de la métropole et des intrigues de carrières, pataugeant dans des coutumes et une langue qu'il comprend imparfaitement mais qui le séduisent. Il arpente le Sénégal, le Soudan français, le Niger. Il est le juge de paix, le maire et le pharmacien, le garde champêtre et l'ingénieur des Ponts et Chaussées. On le sollicite pour les conflits de voisinage, pour qu'il tue de son fusil un crocodile trop agressif. Il fait construire des ponts, des routes, une école. Quand la solitude devient trop pénible, il selle son cheval et traverse son cercle jusqu'à la Gambie voisine, administrée par son homologue anglais. L'Anglais ne parle pas un mot de français, et vice-versa. Deux personnages de Beckett égarés sous les tropiques, chemises amidonnées et bottes de cuir, cernés par les bruits du soir africain. Ils se saluent sobrement, puis entreprennent de vider une bouteille de whisky ; dévisser, déglutir, reposer, remplir, sont leur espéranto. Tout redevient supportable, la vie continue, où qu'on se trouve.

Vincent s'est marié avant de partir pour l'Afrique. Sa femme, c'est Gabrielle, sorte de Michèle Morgan très légèrement déprimée, grande lectrice et mélomane. Gabrielle a quatre frères, passionnés par les terres inconnues : l'un, officier de marine, est mort de la typhoïde en Asie ; un autre, médecin militaire, parcourt les colonies françaises ; un troisième, professeur de mathématiques, a épousé une Russe rencontrée en Syrie. Gabrielle, davantage casanière, accompagne pourtant son époux Vincent dans le long et lent voyage en bateau. Elle débarque en Afrique, calme et digne, les yeux gonflés, les cheveux crantés, dans sa robe élégante et ses souliers à petits talons. Quelque temps plus tard, elle fait le voyage dans l'autre sens, seule. Puis revient, puis repart à nouveau. On dit que Vincent et Gabrielle ne s'accordent pas tout à fait, sans qu'on sache exactement ce qui les désaccorde.

François naît en France en 1935. Quand il a deux ans, Gabrielle l'emmène voir son père. De Saint-Louis du Sénégal, ils rejoignent Djenné, au Soudan, près du fleuve Niger, chez les Peuls, les Bambaras et les Dogons. Gabrielle enseigne le français aux enfants, un peu. Le reste du temps elle lit, et entre deux chapitres, lève les yeux sur son garçonnet qui joue aux pieds d'un âne gris, ou court avec des camarades. François ne comprend pas la langue des enfants noirs, et n'a pas toujours le droit d'aller où ils vont, mais il prend le goût du vaste, de la nature brutale ; le goût d'aller pieds nus, petit et seul dans un infini lumineux, seul et perdu avant de croiser un autre humain, habillé différemment, qui prononce d'autres mots, mais qui éclate du même rire que le sien.